

Extraits de *Une Course à quatre, Cinq jours au travers de la Suisse centrale en 1865*

Marc Dufour

28 août

[Lausanne – Berne – Thoun – Interlaken – Giessbach – Brienz]

Les quatre voyageurs arrivent à la gare ; ils forment la bourse commune qui prendra désormais le nom de masse et ils la placent entre les mains de Gabriel. C'est lui qui devra tout régler. Pour le moment on prend des billets de seconde jusqu'à Berne. Il y a hors de la gare une jeune fille qui pleure à chaudes larmes en s'appuyant sur le bras d'un jeune homme. Nous devinons que le jeune homme doit partir pour longtemps et que la jeune fille l'accompagne. Inutile de dire que cette personne nous paraît fort intéressante et que les deux médecins en particulier se fâchent très fort contre ce malotru d'individu qui reste là bêtement comme un pilier sans consoler sa bien aimée ni se désoler avec elle. Il est impossible de voir si la délaissée est jolie, elle est dans l'ombre et il serait indiscret de s'approcher. « Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'il vous fût fait. » Cependant les jeunes gens se croient trop en vue et s'éloignent un peu de la gare. Les pleurs de la demoiselle croissent à mesure qu'on approche du départ, nous les entendons dans la nuit à une cinquantaine de pas. Décidément cette douleur est très bruyante. Le Docteur de Zurich qui croit connaître mieux le fond du cœur hasarde – soupçon horrible ! – que ce peut être là un feu de paille que le temps éteindra sans faute et avec lequel le souvenir s'en ira en poussière. Bah ! ne plaignons pas ce garçon, une bûche comme ça peut-elle laisser autre chose que de la fumée ? Il est trop glacé pour voir produit quelque rayon de chaleur.

On prend les secondes jusqu'à Berne, les troisièmes sont proposées pour ne pas attaquer trop la masse, mais on ne les adopte pas. Installés dans le compartiment des non fumeurs, les quatre touristes prennent chacun un coin, admirent un moment la matinée et le ciel, puis ils font leur possible pour dormir. Un gros monsieur anglais arrive, il est agacé de n'avoir pas de banc pour lui seul et s'installe à côté de Marc en se disant que quelques-uns de ces jeunes gens fument sans doute et qu'alors il se fera un plaisir de les mettre à la porte. Trouvant qu'il fait un air trop vif, il se retourne et se place à côté d'Anatole au détriment des manteaux et des sacs. Notre ami, réveillé par ce cataclysme, se frotte les yeux et fait la moue. Marc qui n'a pas envie de dormir lui offre de changer aussi et va se replacer aussi à côté du gros Anglais auquel il cède d'ailleurs peu de place. Anatole pose son sac à sa droite, étale son châte dessus et se couche sur le flanc droit, tandis que l'Anglais étend ses pieds sur le banc d'Anatole, les appuie contre le sac et, comme les jambes sont sans cesse en mouvement, il berce l'oreiller de notre ami d'un mouvement ondulatoire tant soit peu irrégulier.

Anatole, que ce système n'arrange pas, prend son sac de son côté et le secoue pour arriver à l'immobilité. L'Anglais ne comprend rien, il fait semblant de dormir. Anatole s'impatiente et demande Baedeker, tandis que le Docteur épiluche Berlepsch et apprend de lui qu'il faut confier son sac à la poste pour voyager plus agréablement. Gabriel et Gustave se couchent chacun de leur côté et dormiraient bien s'ils ne

s'allongeaient de temps en temps un petit coup de pied pour savoir à quoi en est le voisin. Au bout d'une heure d'essais, on déclare en avoir assez de ces efforts infructueux, on admire le ciel, on salue de la main quelque paysanne arrêtée sur le chemin et l'on se demande [...].

À Fribourg, l'Anglais sort. « Ces jeunes gens sont impatientants, pas un n'a tiré son cigare », voilà sans doute ce qu'il se dit. Le brave homme va chercher une place à côté, ce qu'il aurait dû faire tout d'abord.

Gustave achète des journaux qu'on lit à tour de rôle jusqu'à Schmitten, là où un employé se querelle avec un paysan et sa femme, deux braves gens désolés d'être donnés en spectacle à tout le train. La locomotive ne veut pas attendre et les disputeurs s'arrangent en décidant que la faute en est à l'employé de la station de Thörishaus à deux lieues de là.

À Berne, arrêt de deux heures, on dépose les sacs ; on voit l'affiche du Congrès international qui s'ouvre le jour même et le Docteur la lit d'un bout à l'autre. Il arrive ensuite devant l'étalage de la librairie Dalp et se colle subitement sur une carte des lacs de Thoune et de Brienz.

(Les notes de bas de page ne sont pas reproduites ici)